

– *La Consolante*, une partie pour rien, pour le plaisir. Quand et comment vous est venu ce joli titre ?

Comme dans le livre. En assistant à une partie de pétanque à la campagne et en entendant : « Allez... Jeannot ! Dédé ! La consolante et après on se rentre ! » J'étais restée à l'arrêt (comme un chien de chasse, l'oreille dressée et la patte de devant repliée) et m'étais dit que ce mot-là n'était pas tombé dans l'oreille d'une sourde. Des années ont passé. Pendant que j'écrivais ce livre, mon fichier s'appelait Charles.doc et je ne pensais à aucun titre en particulier... Et voilà que la consolante est revenue sans crier gare *dans* l'histoire. Bon, bon, bon... ça m'ennuyait un peu de le prendre pour titre... Après « Je voudrais que qqun m'attende qq part », *Je l'aimais* et « Ensemble, c'est tout », j'avais envie d'un titre plus sec, loin des sentiments, loin du cœur. Je cherchais un mot emprunté au registre de l'architecture. J'avais peur de sonner gnan-gnan. Et puis mon éditeur et ma sœur ont lu le manuscrit (dont ils ignoraient tout) et m'ont d'abord parlé du côté sombre de ce texte. Sombre et dur. Alors, je me suis dit que je ne risquais rien et n'avais aucune raison de me priver de ce mot que j'aimais tant.

Idem pour la couverture, je voulais un dessin d'architecte, âpre et rigoureux, et mon éditeur voulait quelque chose qui ait rapport avec un nid. À cause de Kate. À cause de cette femme qui recueille tous les oisillons tombés et les ailes cassées du monde entier. Alors nous avons coupé la poire en deux et j'ai dessiné des plans de nichoirs. Façon la plus évidente de mêler l'un à l'autre...

– « *La Consolante* », c'est vous qui conduisez vos personnages (enfin, ceux que vous aimez, les autres n'ont qu'à se débrouiller) vers la rédemption ?

Oui. L'idée c'était de choper un homme à la descente d'un avion, de le rouer de coups, de le tabasser jusqu'à ce qu'il soit à terre (et voilà pourquoi j'ai mis tellement de temps à écrire ce livre... ça me rendait malade de l'abîmer un peu plus chaque nuit...) pour ensuite l'aider à se relever.

L'aider à se relever, ce n'était pas seulement mettre une femme lumineuse sur sa route, c'était aussi lui permettre de se réconcilier avec lui-même, de l'aider à accepter ses faiblesses, ses erreurs, sa lâcheté... C'est impossible d'aimer si l'on ne se sourit jamais devant la glace (même un petit sourire confus, hein ?) (ne soyons pas trop exigeant...) et moi, je *voulais* qu'il soit prêt à aimer. Après tout ce que je lui avais fait subir, c'était bien la moindre des choses...

C'est ça, *La Consolante*, l'histoire d'un homme de 47 ans qui tombe amoureux à un moment de sa vie où il n'y croyait plus et où, probablement, il ne voulait plus... (Ouf... heureusement que j'étais là !)

– « *La Consolante* », c'est Anouk, c'est Kate, qui se dévouent pour oublier quel triste gâchis est leur vie.

Non, je crois que les gens absolus et absolument généreux comme ces deux femmes-là ne font rien en fonction d'elles. Sans même ce souci de leur passé ou du gâchis vécu, elles agissent ainsi parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement. Elles donnent tout comme d'autres sont brunes ou bonnes en géométrie. Elles sont nées ainsi : sources, cornes d'abondance, prodigues... Mais ce que j'aime chez elles, c'est leur côté obscur. Anouk qui boit plus que de raison et Kate qui avoue à Charles : « Il ne faut pas croire en la bonté des gens généreux, en réalité ce sont les plus égoïstes... » Elles sont singulières mais n'ont rien de canonisables. Elles sont juste différentes du reste du troupeau. Elles n'ont pas les mêmes normes ni le même voltage. En ce sens, elles donnent *tout* pour essayer d'oublier que ce monde est trop petit pour elles... Comme le personnage joué par Gena Rowlands dans *Une femme sous influence* de Cassavetes, qui est adorable et totalement flippante à la fois. Il n'y a que les enfants pour être vraiment à l'aise avec ces êtres-là...

– Le point commun de tous vos livres (même celui pour les enfants), c'est que lorsque vous les cueillez, vos héros sont toujours sérieusement amochés par la vie. Pourquoi ?

D'abord à cause de cette phrase d'Audiard que j'adore : « Bienheureux les fêlés, ils laissent passer la lumière... » et aussi parce qu'autrement il n'y aurait pas d'histoire possible... Imaginez monsieur Tartempion, heureux en ménage, trois enfants impeccables, un chien obéissant, un chat qui ne bousille pas les fauteuils, des parents en bonne santé, des collègues charmants, une maison presque finie de payer, un barbecue en dur, des voisins aimables, des déchets méticuleusement triés et euh... bon, on s'ennuie déjà là, non ? Et puis on n'y croit pas... Ça n'existe pas, des gens pas amochés par la vie... Il y a sûrement une peau de banane au milieu des emballages en carton... Soulevons le couvercle et cherchons-la, cette peau de banane !

Et si ça existe, alors ce sont des parfaits crétins et je me vois mal leur consacrer des années de doutes, d'obsessions, de nuits trop courtes et de poumons qui partent en fumée. Enfin, et ça me tue de l'avouer mais... c'est plutôt une chance, d'être ou d'avoir été, amoché par la vie. C'est signe que c'est vivant à l'intérieur, que ça palpite encore... Aussi longtemps que la vie nous amoche, youpi.

– Lorsque vous écrivez la première phrase « il se tenait toujours à l'écart », quel est votre état d'esprit, vous savez où votre plume va vous mener ? Un peu, beaucoup, pas du tout ?

Au début du livre, le héros apprend la mort d'une femme qu'il a connue quand il était enfant et à partir de là, il part en vrille. J'avais écrit ce début. C'était bien amené, c'était difficile et j'en avais bavé. Et puis je me suis fait voler mon ordinateur sans avoir rien sauvegardé (détail d'ailleurs, qui en dit long sur le peu de crédit que je m'accorde... Mais je raccroche monsieur Sigmund, pas le temps d'extrapoler maintenant...) et là, grand désespoir, je ne pouvais, *je ne voulais pas* recommencer à raconter ce trébuchement. J'étais accablée. Alors, pour me donner du courage, je me suis dit : « Commence plus loin, avec un autre personnage qui te tire "vers le futur" de l'histoire et te donne envie de continuer. » Juste affaire de réamorcer la pompe, quoi... Et puis j'ai continué et ai laissé ce faux départ « de secours » au début... Je savais que le lecteur serait décon-

tenancé mais il se trouve que j'ai infiniment confiance en mes lecteurs... Avec « Ensemble... » c'était la même chose, j'avais commencé par une scène pas très glamour (la chute d'une mémé qui nourrit ses chats. Moins rock'n' roll, tu meurs...) et m'étais dit que ces quelques pages feraient un bon écrémage. On débarque les méfiants tout de suite et on reste entre amis jusqu'à la fin de la traversée...

J'ai bien conscience que les 100 premières pages de *La Consolante* sont un peu ardues et foutraques mais je ne pouvais pas faire autrement. Mon Charles est exactement dans cet état d'esprit : perdu, largué, démantibulé.

– Charles Balanda, vous avez vraiment trouvé le nom de votre héros sur un avis de décès dans le journal ?

Oui. Août 2006, j'avais enfin décidé de m'y mettre, je jette un cil au carnet du jour, on y annonce la mort d'un monsieur Balanda, je referme le journal et monte dans ma soupente avec cette idée saugrenue de contrarier un peu les Parques. Ce fil qu'elles venaient de couper, j'allais y faire un nœud...

– Architecte, ça vous aurait plus, non ?

Non, ce qui me plaît, c'est écrivain. La prochaine fois, je serai jardinier à l'orangerie de Versailles, ou toiletteuse pour chiens, ou prêtre, ou alors je porterai un casque anti-bruit et nettoierai les bas-côtés des autoroutes en me demandant bien comment c'est possible, d'en être arrivé là...

– Charles, Anouk, Kate, Claire. De qui vous sentez vous le plus proche ?

Il me semble que Charles, Kate et Anouk me sont un bon kaléidoscope. Comme lui, j'essaye de construire des choses qui n'existaient ou n'auraient pas existées sans moi, si petites soient-elles. Comme Kate, j'ai une maison ouverte, une bouilloire qui siffle, une cuisine où les gens « amochés » aiment bien prendre un peu de répit, et des matelas posés partout en vrac avec des enfants dessus qui ne sont pas toujours à moi, et comme Anouk, je connais les vertiges de celle qui sait bien que tout ça : cette maison, ce chauffage, ces provisions, ce grand foutoir gai, ces jouets, cet argent que j'ai la chance de pouvoir donner sans m'en trouver privée, tout cela disais-je, ne tient qu'à mes rêveries.

Pas de rêveries, pas de livre. Plus de livre, plus rien.

Groupes... Certains soirs, elles me paraissent bien fragiles mes rêveries...

Je sais bien comme la roue tourne, je sais bien comme le succès est évanescent. Aujourd'hui je grince des dents parce que, dans les journaux, je suis passée des pages « littéraires » aux pages « société » et demain alors ?

Et tous ces gens que vous avez aidés, et pas seulement matériellement, juste parce que vous avez le luxe d'avoir du temps à leur consacrer, seront-ils là quand vous aurez besoin d'eux ? Sachant que vous êtes beaucoup trop fière pour leur signifier que vous avez besoin d'eux ? Bien malin qui pourrait le dire, hein ? (Note bien, ça ferait un bon sujet de roman...) J'ai été frappée par la

solitude et la pénurie dans lesquelles Françoise Sagan est morte. Elle qui avait tant casqué... Où étaient-ils tous ceux qui avaient profité de ses largesses ? Bien rangés, à mon avis. Au chaud.

– Si je vous demande si vous êtes cabossée par la vie, vous aussi.

Ce serait indécent de répondre oui. Vous la connaissez ma théorie de l'orange ? Non, eh bien l'orange, c'est la terre. La minuscule étiquette « Spania », là, ce sont les gens qui mangent à leur faim tous les jours. Maintenant déchirez-là en deux cette étiquette, et ne recollez que la moitié. Elle représente les habitants de cette planète qui font trois repas par jour *et* qui sont aimés. Si vous avez l'honnêteté de reconnaître que, oui, vous vous trouvez sur ce minuscule bout de papier, alors chut...

Mais on a quand même le droit de se plaindre, hein ? Bien sûr que oui ! Et heureusement ! Mais en secret, ne l'oublions pas, tout va bien. Un jour, je me souviens, un journal m'avait demandé de raconter un moment de grand bonheur, je ne sais plus exactement ce que j'avais répondu mais la « pipole » d'après, c'était Simone Veil et elle disait juste : « Le jour où je suis sortie des camps » et... oh... que je me suis sentie merdeuse tout à coup...

À cause de mes livres, je voyage beaucoup, à l'Est notamment, et à chaque fois, les gens que je croise me demandent : « Pourquoi vous êtes si déprimés, vous, les Français ? »

C'est vrai, ça ? Pourquoi ? Je ne dis pas qu'il nous faudrait une bonne guerre pour nous remettre les idées d'aplomb, je dis juste qu'on est idiots... Et moi la première.

– C'est l'amour d'une femme qui sauve Charles, c'est comme ça la vie ?

L'amour d'une femme, d'un homme, d'une terre, d'une idée, d'un idéal, d'une passion, d'un métier, d'un chihuahua, de... je n'en sais rien, mais c'est sûr que tout devient plus évident quand son petit moi trouve matière à sortir de soi... (C'est beau comme de l'Antique ce que je raconte ! Je vais vraiment pouvoir faire prêtre sur le bords des autoroutes si ça continue !)

– C'est l'amour des enfants qui sauve Kate, c'est comme ça la vie ?

Pour elle, oui. Pour d'autres ce sera autre chose. Moi, j'aime bien les gamins. C'est ma seule déco dans ma maison. Mais ce « terrorisme » de l'enfant absolument me fait froid dans le dos... Chacun son truc... Il y a même des gens qui n'ont pas d'enfant par amour d'eux...

– Plus douce sera la chute, c'est impossible un roman qui finit mal ? Au fond, vous êtes optimiste ou pessimiste ?

Si. Un roman qui finit mal c'est possible. Mais ça plombe l'auteur. C'est idiot, mais ces gens que l'on a accompagnés pendant tant de mois, d'heures et de pages, on a déjà beaucoup de mal à les abandonner. Alors pour alléger cette séparation, on a tendance à leur dire au revoir sur un sourire. Comme si l'on n'avait plus envie de se faire de souci pour eux... Mais bon, *Je l'aimais* et la plupart de mes nouvelles n'avaient pas une fin très heureuse. Je dois vieillir... Me ramollir... Misère...

- **On vous reproche parfois vos bons sentiments mais moi je trouve que la consolante est écrite d'une plume très acérée : vous vous en prenez notamment au conformisme bourgeois.**
- **aux bobos qui veulent des maisons « brut mais confortables ».**
- **A la famille qui étouffe aussi sûrement qu'un oreiller.**
- **A la bêtise. On est cernés ?**
- **« Pourquoi les hommes sont si lâches ? » « Parce qu'ils ne donnent pas la vie » répond Claire, et vous ?**

Je ne prends pas seulement aux bourgeois. Dans la scène de « l'épicerie sociale » tout est vrai et c'est un passage assez politiquement incorrect. Anouk se démène pour la France d'en bas, comme ils disent, et elle rend son tablier « par découragement ». Ce sont tous les conformismes qui m'effraient, y compris celui de se payer un écran plat à crédit quand on n'achète jamais de viande à ses gamins.

On me parle de mes bons sentiments, mais j'ai la faiblesse de croire que mes petites histoires sont plus subversives qu'elles n'en ont l'air. Si cabossés soient-ils, mes personnages se tiennent toujours en marge du troupeau. Ils font semblant de marcher dans le rang mais on voit bien qu'ils n'y arrivent pas. Ce monde-là ne leur convient pas. Mais bon... j'arrête, je suis nulle en prêcheries.

– **Une journée d'écrivain d'Anna Gavalda, cela ressemble à quoi ?**

Une maman qui parle toute seule et une petite fille de 9 ans qui dit en soupirant : « Oh toi, tu penses encore à ton livre... » Une maman qui les emmène à l'école encore en chemise de nuit sous son jean parce qu'elle a travaillé jusqu'à trois heures du matin. Une maman qui vit dans deux mondes parallèles et qui se dit à un moment, hé, il faut que je termine là... Il faut que je revienne...

– **Écrire, c'est un plaisir ou ça dépend des jours ..**

Ce sont les premiers mots qui sont difficiles, les premiers paragraphes, ensuite c'est un plaisir. Mais bon... je travaille beaucoup pour donner l'impression que je ne me suis pas foulée... *La Consolante* fait 640 pages et je les connais par cœur.

– **Ce qui frappe dans ce livre, ce sont les libertés que vous prenez en tant qu'écrivain, de faire sortir un personnage du champ s'il ne vous intéresse pas plus que ça... Laurence par ex., prendre à partie le lecteur.**

Le personnage de Laurence ne m'intéressait pas dans cette histoire-ci, mais je suis prête à lui consacrer un livre entier aujourd'hui. Tous les gens me fascinent et tous méritent un roman entier. Cette femme, qui a dû, et qui est encore, très belle, se sent vieillir et ne l'accepte pas. Voilà un autre beau sujet...

– C’est vraiment difficile à écrire le bonheur ?

Oui, et heureusement d’ailleurs. Le bonheur est là pour être vécu point à la ligne.

– Dans « La Consolante », on croise plein de livres et d’auteurs, Dahl, Hardy, ça console les livres ?

Plus que les livres, l’art en général. Les artistes, leurs doutes, leurs angoisses, leur solitude, leurs fulgurances... Au début de l’histoire, Charles et sa jeune belle-fille se chicanent à propos du téléchargement et le seul argument qu’il trouve c’est : « Le jour où il n’y aura plus d’artistes, on sera tous morts... » J’y crois dur comme fer. Sous les régimes totalitaires, ce sont les poètes, les écrivains, les musiciens qui sont les plus dangereux. Voilà pourquoi ce sont eux qu’on enferme les premiers. Ce qui console, c’est d’admirer quelque chose qui vous dépasse.

– Vous faites plein de signatures dans les librairies, mais vous ne voulez pas rencontrer les journalistes, pourquoi ?

Parce que je ne suis pas assez pro. Intervieweur, interviewée, ce sont des rôles à tenir et je ne sais pas faire ça, tenir un rôle. Ça m’ennuie. Je vais dans les librairies par plaisir et par reconnaissance. Étant un pur « produit » du bouche à oreille, j’aime bien les voir en vrai, ces bouches et ces oreilles... C’est épuisant physiquement, mais c’est de la bonne fatigue... Qui vous donne envie de vous remettre au travail...

– Quelle question aimeriez-vous qu’on vous pose ? et qu’on ne vous pose pas !

J’aimerais bien qu’on me demande : « Pourquoi cette petite fille ravissante qui fascine tant Charles, s’appelle-t-elle Nedra ? » Pour le reste, non, c’est toujours moi qui ai envie de poser des questions aux journalistes et, à cause de cette histoire de rôles justement, je n’en ai jamais l’occasion. Croiser des gens sans rien savoir d’eux, je trouve cela désolant.

– Vous poursuivez votre grand bonhomme de chemin, à part, vous n’auriez pas envie, je ne sais pas, d’un prix Goncourt ? C’est quoi votre rêve d’écrivain ?

J’ai le Goncourt à chaque fois que je vois des gens plongés dans mes histoires dans les transports en commun. Un jour, même, j’ai eu mon Nobel. J’avais rendez-vous avec un traducteur et je relisais « Ensemble » pour comprendre ce qui lui posait problème. À un moment, une jeune femme a posé sa main sur mon épaule avant de descendre du wagon et elle m’a dit : « Vous avez de la chance. Vous ne l’avez pas encore fini... »

Maintenant, mon « rêve d’écrivain » c’est d’écrire une histoire plus légère. De faire rire.

– Où mettez-vous votre ego ?

Nulle part, hélas. Si j'en avais plus, j'aurais davantage confiance en moi...

– Si vous deviez vous décrire à quelqu'un qui ne vous connaît pas du tout ?

Pff... Je dirais c'est un zombi hirsute devant les grilles de l'école le matin. En plus, elle a un gros cul. (Mais je crois que c'est sa chemise de nuit roulée en boule...)

– « Mais comment elle vit, Anna Gavalda ? » me demande ma rédactrice en chef. « On a envie de savoir ce qui l'anime, ce qu'elle a dans le ventre. »

Elle vit comme tout le monde, elle fait même son marché avec un caddie à roulettes écossais *hyper* glamour (plus, j'oubliais, le petit ratier noir et blanc qui trotte derrière !) et ce qu'elle a dans le ventre euh... ça doit être dans ses bouquins, non ?

– « Et qu'est-ce qu'elle aime le plus au monde ? » me demande mon mari qui vous trouve radieuse et terriblement séduisante à travers ce qui se dégage de votre écriture mais qui vous soupçonne au fond de ne pas être si joyeuse que ça.

Ce que j'aime le plus au monde ce sont les gens comme ça, qui ne se fient pas au premier regard. Qui savent bien que les gens radieux et joyeux sont en réalité de grands clandestins. Eh oui, ma chère Olivia... Je suis confuse de vous l'avouer, mais... c'est votre mari que j'aime le plus au monde...

– Il rajoute que vous êtes une bonne personne, c'est vrai ça ?

Non, c'est faux. Mais ne lui dites pas.

– Le succès vous a changé ? Ça fiche la trouille ou ça donne des ailes ?

J'ai envie de dire que ça ne m'a pas changé, mais comme j'ai la trouille effectivement il doit y avoir quelque chose de nouveau... À chaque fois, j'ai l'impression d'avoir tout à prouver et à chaque fois, c'est pire. À l'heure où je réponds à vos questions, c'est-à-dire quelques jours avant la sortie de ce nouveau livre, j'ai perdu plusieurs kilos, je prends de l'Atarax pour dormir et je suis obligée d'utiliser des shampoings à base de goudron pour calmer un scalp qui ne contient plus rien (après le caddie à roulettes, que d'érotisme !)

Ce n'est pas pour moi que je me fais du souci, c'est pour mes personnages... Je les ai aimés, je les ai figés, et maintenant je voudrais avoir la certitude que d'autres vont les ranimer et les aimer à leur tour. Je sais, c'est très prétentieux, et le voilà mon ego tiens..., mais cette petite Nedra et tous les autres enfants autour d'elle, je voudrais que leurs rires résonnent encore parce que dans mon bureau eh bien... je n'entends plus rien... (en écrivant ça, j'ai presque les larmes aux yeux, je suis vraiment débile...)

– Est-ce que vous ressemblez à la femme que vous aviez envie de devenir lorsque vous aviez 20 ans ?

Je ne sais pas, à 20 ans comme à 37, je suis incapable de me projeter dans l'avenir. J'ai de l'imagination pour tout le monde sauf pour moi. Mais je crois que si nous nous rencontrions aujourd'hui, cette fille et moi, nous souririons et chercherions à devenir amies. Ce qui est déjà énorme...

– Est-ce que votre univers ne ressemble pas un peu à l'arche de Kate.

Oui. Le lama en moins...

– Si on vous secoue, vous êtes pleine de larmes ?

Pas « pleine » mais un petit peu quand même... (Voir trois questions plus haut...)

– Et qu'est-ce qui vous console ?

Rien. Et c'est pour ça que j'écris...

(Nda : En définitive, ni Olivia ni aucun autre journaliste ne m'a demandé pourquoi la petite Nedra s'appelait ainsi, alors je vais passer les plats moi-même :

Nedra Berland est la plus belle héroïne — femme, ai-je envie de corriger — jamais croisée dans un livre.

Ce livre, c'est Un bonheur parfait de James Salter publié aux éditions de l'Olivier en 1997.

Je ne suis pas convaincue par le titre français, Light Years, Les années Lumière, était beaucoup plus beau. Et plus juste. La lumière, il n'est question que de cela...

Je le relis tous les ans, en version originale ou en redécouvrant la belle (et c'était une gageure) traduction de Lisa Rosenbaum et Anne Rabinovitch, tout dépend de l'exemplaire qui me tombe sous la main...

Je ne connais pas de plus belles évocations que les descriptions de ce livre. La maison, les enfants, les paysages, le temps qu'il fait, le vin, les amis, les trahisons, les chagrins, les corps, la vieillesse, la lutte, l'effritement, les souvenirs...

Est-ce parce que le mari de Nedra est architecte que Charles l'est aussi ? Je ne sais pas. En tout cas, ce n'était pas conscient...

Bien sûr, j'ai lu tous les autres livres de Salter, mais c'est vraiment celui-ci ma référence. Très autobiographique, j'imagine, il a épinglé ses personnages avec une précision, une élégance et une horrible douce amertume qui n'en finiront jamais de me troubler.)
